

Muhammad El Hajj

Nobody Mourns the City's Cats

لا أحد يرثي لقطط المدينة

Translation by Pierre Girard (French)

MARDI, 14 H

« En général, la vie est une suite de déceptions. »

La phrase de prédilection de sa mère revenait en boucle dans sa tête comme le pendule d'une horloge tandis qu'elle prenait place sur la banquette arrière de ce taxi blanc et noir miteux, le seul à avoir accepté de l'emmener à Al Haram en ce matin de printemps.

Parfois, lorsqu'elle écoutait les remarques de sa mère sur la vie, elle avait l'impression qu'elles renfermaient une sorte d'étrange croyance. Une croyance reposant entièrement sur la conviction que la vie est un traquenard, une cage fermée à double tour, et qu'on ne pouvait que prendre son mal en patience et tenir bon quelles que soient les épreuves qu'elle nous réserve. Sa mère n'aimait pas beaucoup son père, mais elle ne se souvient pas l'avoir vue se disputer un jour avec lui quand il s'énervait contre elle. À sa mort, elle s'habilla en noir quarante jours, pas un de moins, puis tranquillement elle mit ses vêtements de deuil de côté et la vie continua. Un quotidien simple, rythmé par les travaux ménagers, les voisines, les feuillets turcs et la lecture du Coran. Après la mort de son père et le départ de sa sœur avec son mari pour Dubaï, la maison s'était vidée, les laissant toutes deux comme des chiens dans un refuge pour animaux errants.

Quelle chaleur, et avec ça on n'est pas près d'avancer. Qui pouvait bien encombrer les rues un mardi matin ? Les employés ne pouvaient-ils pas être au travail, les élèves en classe et les femmes au foyer à... à leur foyer, pour lui laisser les rues dégagées ? Et elle d'ailleurs, que venait-elle faire un mardi matin dans ce vieux taxi qui sentait l'essence ?

L'idée traversa l'esprit de Sanaa que tous ces gens dans la rue étaient comme elle, une foule de divorcées allant récupérer leurs anciennes affaires dans le foyer conjugal déserté. L'idée l'amusa : l'Égypte, le pays aux quatre-vingt-dix millions de divorcées. Elle sourit amèrement tout en observant à côté d'elle une jeune femme d'une vingtaine d'années au volant d'une voiture coréenne de mauvaise qualité qui portait des lunettes de soleil noires, en s'imaginant qu'elle les avait mises pour ne pas laisser voir qu'elle pleurerait elle aussi.

L'université se rapprochait, cependant la route était barrée. Le chauffeur de taxi monta le son de la radio qui évoquait la visite du président à l'université. Ne pouvait-il pas trouver un meilleur jour pour s'y rendre ? Depuis le divorce elle avait arrêté de suivre les informations afin de se préserver mentalement. Si seulement il en avait été autrement, et voilà qu'elle se retrouvait bloquée, sans la moindre échappatoire en vue. Quelle échappatoire pouvait-on espérer au Caire ? Des millions de personnes entassées les unes sur les autres, s'accrochant à l'espoir d'une intervention divine qui viendrait les sauver d'un inexorable destin, pour leur apporter le salut tant attendu.

Le cadran de l'horloge de l'université indiquait onze heures. Elle fit signe au chauffeur de faire demi-tour et de quitter la rue Mourad. Trois mois s'étaient écoulés depuis le divorce, depuis lesquels elle s'était tenue à l'écart de cette partie de la ville. Les plaies étaient encore à vif, les souvenirs marqués de profondes entailles.

Embouteillages dans la rue Mourad, embouteillages dans le tunnel d'Al Haram, en attendant elle et le chauffeur se retrouvaient bloqués l'un avec l'autre. Une frayeur soudaine l'assaillit, un instant elle pensa à ouvrir la porte du taxi et à se mettre à courir dans la direction opposée. Mais où s'enfuir alors que toutes les rues du Caire sont noires de monde ?

Elle eut envie de fermer les yeux et en les rouvrant de contempler l'horizon depuis le mont Sinaï. Dans un instant de désespoir elle les ferma, puis elle se dit après tout pourquoi pas ? Assurément des choses bien plus étranges arrivent dans le monde que la disparition d'une jeune femme de la banquette arrière d'un taxi en plein centre du Caire, avant de réapparaître au sommet d'une montagne. Un instant le bruit des klaxons des voitures s'estompa. Elle rouvrit les yeux. Rien. Elle n'avait pas bougé du tunnel d'Al Haram.

Sa poitrine se rétracta. Deux semaines auparavant Amal lui avait dit qu'elle pouvait l'accompagner à son ancien appartement pour l'aider à rassembler le reste de ses affaires après en avoir eu marre de l'entendre se plaindre que sa mère ne voulait pas y aller à sa place. Elle avait tenté de l'appeler ce matin, mais Amal n'avait pas décroché. Elle pouvait encore reporter à un autre jour, toutefois elle avait eu l'impression que peut-être elle serait capable de s'en charger sans trop de pertes. Au pire que pouvait-il arriver ? Les souvenirs ? Est-ce que les souvenirs pouvaient la faire souffrir plus que son présent ne le faisait déjà ? Entre sa mère, sa vie à l'arrêt, la solitude. Elle passait des fins fonds du désespoir aux espérances les plus folles plusieurs centaines de fois par jour. Même le sommeil ne lui était d'aucun repos.

Onze heures trente à présent. Elle prendra deux heures à rassembler ses affaires, ou peut-être trois, elle prendra autant de temps qu'elle veut à condition de partir avant que Seif ne rentre à la maison à six heures, puis elle retournera dormir. Peut-être qu'aujourd'hui elle sortira un peu de sa chambre et

ira échanger des silences avec sa mère devant son feuilleton turc. Rien de prévu ce soir, rien de prévu ce week-end, rien de prévu pour le reste de la vie.

La maison se rapprochait. Elle demanda au chauffeur de taxi de faire demi-tour, lequel s'exécuta en soupirant. Puis elle lui demanda de s'engager à droite, alors il la foudroya du regard dans le rétroviseur. Il ne l'aurait pas fait monter si elle avait indiqué précisément là où elle voulait aller, aussi elle avait simplement dit « Al Haram » et il s'était imaginé que cela voulait dire la rue principale et non Khatem El-Morsalin. L'espace d'un instant il sembla sur le point de l'abandonner à un coin de rue, mais sans doute préféra-t-il éviter de se lancer dans une dispute par cette chaleur et obtempéra.

Une autre villa en train d'être démolie, pour laisser place à une tour d'immeuble. Des amoncellements de briques rouges, de sable et de sacs de ciments entassés, destruction, construction. Elle ne reconnaissait pratiquement pas la ville avec tout ce qui s'était passé depuis. Sans dire un mot elle observait autour d'elle les magasins, les kiosques à cigarettes et les passants à l'air familier en se disant qu'elle avait vécu ici autrefois, dans une autre vie.

Le taxi s'arrêta devant l'entrée de l'immeuble. Elle tendit quarante livres au chauffeur. Il se tourna vers elle et la fixa droit dans les yeux. Elle lui donna dix livres supplémentaires, sortit de la voiture et laissa tomber l'idée de lui demander de repasser la chercher à treize heures. Elle leva la tête vers le balcon pour voir si quelque chose avait changé. Rien. Elle n'avait pas manqué au balcon, pas plus qu'elle ne semblait avoir manqué à quoi que ce soit.

Elle entra dans l'immeuble et chaque pas ne faisait qu'augmenter son abattement. Elle se dirigea vers l'ascenseur, mais celui-ci refusa sa clé. La serrure semblait avoir été changée pendant son absence. Elle poussa un soupir et commença à monter les marches de l'escalier.

Au cinquième étage, la fatigue eut raison d'elle. Elle s'arrêta un moment afin de reprendre son souffle, en pestant contre son entêtement qui l'avait poussée à revenir une fois de plus ici. Quelques ustensiles de cuisine, une dizaine de livres et sa robe de mariée valaient-ils vraiment de s'imposer toute cette peine, là maintenant ? Elle eut envie d'envoyer à Seif un message disant qu'elle était prête à passer à autre chose dans sa vie. À coup sûr cela ne manquerait pas de le faire rire, de quelle vie parlait-elle ? Tous deux savaient ce qu'il en était : les trente-cinq ans approchaient et pour elle le monde n'était plus un terrain de jeu comme dans la vingtaine. Cette pensée fit monter en elle un profond sentiment de rancœur. Elle était sur le point de reprendre son ascension quand soudain une porte s'ouvrit près d'elle.

– Sanaa !

C'était Olfat, une jeune femme aimable, mariée depuis peu. Sanaa avait fait sa connaissance et celle de son mari lorsqu'ils étaient venus s'installer dans l'immeuble un an auparavant, et ils s'étaient

aussitôt bien entendus. Dans la tête de Sanaa les idées se bousculèrent. Elle avait choisi le mardi matin afin d'être sûre qu'il n'y aurait personne, en dehors des femmes au foyer qu'elle ne connaissait pas pour la plupart. Maintenant elle devait faire face à l'amabilité d'Olfat sans laisser transparaître son amertume ni son accablement.

– Olfat ! Comment tu vas ? avait-elle dit entre ses dents, mais Olfat n'avait pas relevé – peut-être n'y avait-elle même pas prêté attention – comme si le simple fait que Sanaa ait prononcé son nom suffisait à dissiper toute l'étrangeté de la scène. Elle s'approcha de Sanaa pour l'embrasser avec effusion, aussi cette dernière pria pour qu'Olfat ne remarque pas son corps qui tremblait.

– J'étais en train d'attendre le type de la poissonnerie, je me suis dit qu'il allait encore se planter d'appartement, alors quand j'ai entendu du bruit dans les escaliers, je me suis dit ça peut être que lui, et voilà que je tombe sur toi ! Alors quoi, tu passes et tu viens pas toquer chez moi ? Tu me manques beaucoup tu sais Sanaa !

Olfat ne s'arrêtait plus de parler, et pendant ce temps Sanaa réfléchissait à comment s'éclipser sans avoir l'air malpolie. Mais elle était épuisée rien que d'y penser, tout cela lui pesait déjà assez pour ne pas avoir en plus à se préoccuper de son image auprès d'Olfat. Il fallait qu'elle parte maintenant, plus tard elle lui expliquera.

– Toi aussi tu m'as manquée Olfat. Écoute, je suis vraiment désolée, je dois monter à la maison ramasser mes affaires avant que Seif revienne. Le divorce, tu sais ce que c'est.

Olfat demeura muette, on aurait dit qu'elle avait tenté d'éviter toute l'histoire du divorce ou du moins de montrer qu'elle était au courant.

Sanaa se mordit la langue. « Le divorce, tu sais ce que c'est », mais quelle idée de lui sortir ça ? Qu'est-ce qu'une jeune femme qui vient d'entrer dans la vingtaine et qui est mariée depuis à peine un an peut bien savoir du divorce ?

D'un air crispé, Olfat recula vers le seuil de son appartement.

– Bon courage pour tout Sanaa, et dis-moi si je peux faire quoi que ce soit, j'ai pas grand-chose de prévu.

Sanaa lui sourit et acquiesça de la tête, puis elle reprit sa difficile ascension vers le huitième étage.

La serrure lui opposa d'abord une certaine résistance, avant de céder rapidement sous la pression de sa main experte. Un instant elle demeura immobile devant la porte, puis d'un coup elle poussa son corps vers l'intérieur et referma derrière elle. Comme elle s'y attendait, la maison était plongée dans la poussière et le désordre. Un cafard passa près d'elle, elle le chassa avec dégoût puis se dirigea tout droit vers la chambre.

Même si l'état de l'appartement semblait indiquer qu'aucune femme n'y avait mis les pieds récemment – sans doute au moins depuis qu'elle était partie – la première chose qu'elle fit fut d'inspecter la poubelle à côté du lit. Un rapide coup d'œil lui permit de constater qu'elle ne contenait aucun préservatif usagé. Elle passa sa main sur le drap. Aucun cheveu de femme en vue. Elle poussa un soupir de soulagement. Dans son état actuel, elle n'aurait pas été capable d'encaisser ce genre de choses. Elle se jeta sur le lit la tête la première et son corps s'immobilisa un instant. Dans ses replis elle pouvait sentir son odeur, une odeur de sueur, de cigarette et de fast-food. C'est fou ce qu'il lui manquait.

Ces derniers mois elle avait traversé un certain nombre de moments difficiles en essayant de se faire à l'idée, partagée entre deux choses toutes aussi éprouvantes l'une que l'autre, entre s'habituer à son absence et l'espoir qu'il revienne, et dans l'intervalle elle passait son temps à se souvenir puis à nouveau à oublier. Lorsque ses amies disaient du mal de lui, elle se levait furieuse et les laissait en plan. Au bout d'un certain temps, elle n'arrivait plus à supporter leurs remarques amères alors elle arrêta carrément de les voir. Mais tout cela avait-il vraiment à voir avec l'amertume ? Lors d'un de ces rendez-vous hebdomadaires où se trouvaient également deux autres divorcées, au milieu de la fumée des narguilés s'élevant de leur groupe réuni dans ce restaurant chic au bord du Nil, une discussion s'engagea au sujet des déconvenues sentimentales. Chacune raconta une histoire liée à son divorce : une autre femme ; des disputes à cause des rivalités avec la mère, se terminant par la victoire de la belle-mère. Puis l'une d'elle demanda à Sanaa de raconter ce qui s'était passée. Alors elle se mit à raconter, sauf qu'elle raconta combien ils s'aimaient, parla de leur mariage impossible, du lever du soleil sur leurs corps après des heures passées à faire l'amour violemment. Elle raconta ce dont elle se souvenait, puis elle se rendit compte qu'elle n'avait rien à raconter à propos de leur séparation. Pas la moindre histoire. De quoi aurait-elle pu leur parler ? De l'échec de la révolution ? À tous les coups elles se seraient moquées rien qu'à entendre le mot. Bien des choses peuvent être mises sur le dos des révolutions, mais de là à en faire un motif de divorce cela semble si dérisoire. Ils ne furent pas plus affectés que ça en soi, mais leurs tentatives de passer à autre chose étaient vouées à l'échec. Elle essaya de reprendre sa vie là où elle l'avait laissée, avant de se rendre compte que celle-ci s'en était allée à tout jamais. Et ni les vieilles amies, ni les restaurants chics au bord du Nil n'y pouvaient rien. Après ce dernier rendez-vous elle avait coupé tout lien avec elles, passant la plupart de ses journées à la maison à côté de sa mère devant son feuilleton turc.

Elle se leva du lit et se dirigea vers la fenêtre pour tenter d'échapper à ces idées noires, en sachant pertinemment qu'on n'y échappe pas comme ça. Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle pouvait détester le Caire ! Toutes ces briques rouges et ces eaux putrides s'écoulant en un flux ininterrompu dans les veines de la ville. Elle jeta un œil à sa montre. Il était tard déjà. Elle pensait pouvoir tout boucler en

une demi-heure maximum, et voilà que trois quarts d'heure s'étaient écoulés sans même qu'elle ait encore commencé à faire quoi que ce soit de ce qui l'avait amené ici.

Elle se dirigea vers la cuisine et ouvrit un des placards pour y prendre des cartons qu'elle assembla avant de ressortir de la pièce. Par où commencer ? Les livres ? Les vêtements ? Les ustensiles de cuisine ? Il ne lui restait plus beaucoup de vêtements à emporter, si ce n'est la robe de mariée et quelques chemises de nuit. Elle se dit que les livres risquaient d'accaparer la majeure partie de son temps, alors elle décida de commencer par là.

La bibliothèque était telle qu'elle l'avait laissée, vétuste et branlante. Ils l'avaient achetée dans une boutique du centre-ville qui vendait des meubles d'occasion et le vendeur s'était lui-même chargé de la transporter et de la monter. Les défauts commencèrent à apparaître un mois après, lorsqu'une des étagères s'écroula sous son poids et qu'une de ses extrémités se fendit. Sanaa voulut retourner à la boutique pour faire bouffer au vendeur sa bibliothèque délabrée tandis que Seif décida de s'affirmer comme l'homme de la maison en la réparant. Il échoua, mais un obscur agencement parvint à la faire tenir debout jusqu'à cet instant. Ce même instant que choisit Sanaa pour revenir faire le point sur sa vie, et s'apercevoir qu'elle ressemblait à une bibliothèque délabrée tenant encore debout sous l'effet d'un obscur agencement.

[...]